

est instinct secret qui est en moi, puisque je ne m'entretenais avec mes frères que des sermons sublimes des Pères de l'Eglise.

— Vous désobéissiez à la règle, et le premier devoir dans notre état, c'est l'obéissance absolue. Je l'ai reconnu avec peine, mais vous n'avez aucune des qualités nécessaires pour être Trappiste. Vous venez de désobéir encore, cette fois sera la dernière, vous n'êtes heureusement que novice, vous allez quitter cet habit et cette maison sur-le-champ.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le frère Fournier, auquel son père n'avait pas déguisé ses intentions; une fois sorti du couvent des Trappistes sans avoir pris les ordres, il devait s'attendre avec son père à une lutte très-vive devant laquelle son amour le ferait reculer. Il supplia donc le supérieur de le garder, celui-ci était inexorable et répétait sans cesse: «mais qui a pu vous pousser à monter en chaire, et à prêcher tout seul quand cela est défendu?»

— C'est Dieu, répondit le frère Fournier dans une sainte exaltation, Dieu lui-même, car je priais en ce moment, je n'avais d'autre pensée que la sienne, je vivais en lui, et c'est lui qui a manifesté sa volonté tant sur moi-même que sur vous, mon père, en vous guidant à l'église au moment où j'essayais mes forces.

Le supérieur s'arrêta à ces mots, et regarda fixement le novice. Quoique jeune encore, le frère Fournier possédait cette haute taille, cette figure majestueuse, ces gestes nobles et animés qui l'ont rendu pour la prestance un des plus beaux prélats de la chrétienté. Ses grands yeux élevés vers le ciel en ce moment, sa main sur son cœur, ses traits qui respiraient la conviction profonde et l'inspiration divine, frappèrent le supérieur et furent pour lui comme une révélation.

«La Providence a des voies inconnues, dit-il d'un ton radouci, et si réellement votre vocation vous appelle à la chaire, ce n'est pas dans notre communauté que vous pourriez acquérir les talents nécessaires à l'orateur sacré; il vous faut donc de toute manière quitter cette maison dans votre intérêt même, mais cette fois ce sera de bonne volonté.

— Mon père a compté sur la rigueur de la règle des Trappistes pour me faire renoncer à prendre les ordres. Si je reviens une fois à la maison paternelle sans les avoir reçus, je ne pourrai plus en sortir sans encourir sa disgrâce.

— Eh bien, dès demain nous irons trouver notre digne évêque, je vous présenterai à lui, et il décidera dans sa sagesse de ce qui vous reste à faire.

Le lendemain en effet ils se rendirent chez le prélat auquel le frère Fournier raconta lui-même, par ordre de son supérieur, tout ce qui lui était arrivé. Il trouva des paroles telles, dans ce récit, que l'évêque, mieux inspiré que ne l'avait été d'abord le supérieur, tira son horoscope qui ne s'est pas démenti. Il le mit au premier rang des prédicateurs modernes, puis se chargeant de toute la responsabilité envers son père, il fit partir le frère Fournier pour Paris, et le fit admettre dans la congrégation de Saint-Sulpice. Ce fut là que le jeune abbé put donner essor à tout son amour pour l'étude et pour l'éloquence sacrée; il devint un des élèves les plus distingués de ce séminaire, prit les ordres et fut nommé professeur de théologie à Orléans.

Dès ce jour il voulut se livrer avec ardeur à la prédication, réalisant en cela la vocation qu'il avait reçue d'en haut; mais au bout de quelques sermons qui pourtant avaient attiré un grand nombre de fidèles, il s'arrêta et ne reparut plus en chaire, quelques instances qu'on lui fit d'ailleurs. Il se défiait désormais de ses forces, car il avait compris que l'éloquence de la chaire veut avant tout un talent sûr, une grande science et une logique d'autant plus difficile qu'elle n'exclut pas l'entraînement. L'abbé Fournier possédait la passion et l'éclat au plus haut degré; plus calme et plus froid qu'à l'époque où il était chez les frères Trappistes, il craignait cependant de se laisser entraîner trop loin, et voulut apprendre à tempérer son éloquence fougueuse dans le silence du cabinet, par l'étude et par la méditation. Il s'exerça donc d'une manière fructueuse en professant la théologie, et choisit ses propres élèves pour auditeurs de ses sermons, toujours poétiques malgré la gravité de la matière.

Il advint pourtant une circonstance qui le força de remonter en chaire plus tôt qu'il ne l'aurait voulu. Monseigneur de Latour-Dupin-Montauban, archevêque d'Auch, s'arrêta à Orléans en se rendant de Paris en son diocèse. L'évêque d'Orléans, étroitement lié avec ce prélat, le pria d'officier solennellement le jour de la fête de la patronne, et enjoignit à l'abbé Fournier de prêcher. C'était un ordre, l'abbé dut obéir; il prêcha donc avec cette éloquence facile et chaleureuse dont il était doué, et cette fois, avec ce savoir et ce raisonnement qui laissent dans l'âme une impression profonde. L'archevêque d'Auch charmé du prédicateur, et après quelques renseignements recueillis sur son compte, dit à l'évêque d'Orléans: «Monseigneur, je vous enlève l'abbé Fournier, et je le prends pour mon grand vicaire.» L'abbé Fournier avait à peine trente ans quand il fut élevé à ces importantes fonctions; il partit donc pour Auch en compagnie de l'archevêque dont il devint le bras droit et l'ami. Suivant les avis de monseigneur de Latour-Dupin, il fréquenta la chaire dans son nouveau diocèse, mais il ne put jeter que quelques étincelles: la persécution des prêtres commençait, il pourrit d'abord à la sûreté de son archevêque au péril même de sa vie, et resta le dernier sur la brèche pour administrer le diocèse; il demeura à son poste tant qu'il le put sans imprudence et sans forfanterie, puis méprisant une résistance inutile, il céda et vint chercher un asile à Orléans, chez ses anciens élèves dans le cœur desquels tout sentiment de reconnaissance n'était pas éteint.

Il se cacha dans cette ville pendant tout le temps de la tourmente révo-

lutionnaire, et parvint à se dérober aux persécutions dont les prêtres étaient l'objet. Ce n'est pas que l'échafaud qui se dressait pour ses frères lui inspirât la crainte et l'effroi. Il eût marché à la mort sans hésiter, si sa mort eût pu être utile; mais, dans ces circonstances, ce n'eût été qu'un malheur à ajouter aux autres. L'abbé Fournier était l'homme résigné et patient, qui veut conserver la vie, que la Providence lui a donnée; tant que sa mort n'est nécessaire ni au service ni à la gloire de Dieu. Pourtant son zèle ne fut pas stérile pendant ces temps-là: il dit peu de messes clandestines, il est vrai, mais il se trouva toujours au chevet du mourant qui le faisait appeler pour recevoir les dernières consolations que le prêtre peut donner sur la terre. Il croyait mieux remplir son ministère en agissant ainsi, et souvent il brava des dangers imminents pour remplir cette mission sainte.

Une fois il allait, à deux lieues d'Orléans, porter l'extrême-onction à un mourant. C'était au milieu de la nuit. Il était seul, déguisé en paysan, et cheminait très-vite. Deux soldats, qui rejoignaient leur corps, l'atteignirent sur la route, et lièrent conversation avec lui. Ils lui demandèrent s'il était en chemin pour le même motif qu'eux. L'abbé répondit que non. Alors, surpris de ce que dans un moment où l'on appelait à la frontière tout ce qui était en état de porter les armes, un si bel homme n'allât pas défendre son pays, ils voulurent l'emmener avec eux à leur régiment, prétendant en faire le tambour-major. L'abbé s'en défendit d'abord froidement; mais cette discussion qui, au fond, avait quelque chose de comique, ne laissa pas que de devenir dangereuse par l'obstination et les menaces des soldats. Ils étaient arrivés au village où l'abbé devait s'arrêter, et les soldats persistaient à l'emmener presque de force, s'il l'eût fallu, lorsqu'un homme s'élança tout à coup au milieu d'eux, et saisissant l'abbé par le bras, s'écria:

— Mon frère expire dans ce moment! Nous avons réclamé les premiers secours d'un prêtre; il vous faut venir avec moi.

C'était en effet, le frère du mourant qui, n'ayant pas vu les uniformes des soldats, et croyant, à quelques mots qu'il avait interprétés à sa manière, qu'on voulait emmener l'abbé chez un autre malade, avait trahi le secret de sa mission.

— Un prêtre! répétèrent les soldats étonnés.

— Oui, un prêtre! un ministre de Dieu! dit l'abbé Fournier qui, se redressant, prit avec calme l'air de majesté qui brillait ordinairement dans sa personne. Un prêtre qui court à son devoir comme vous courez au vôtre; car, nous aussi, nous avons nos champs de bataille dans ces temps de persécutions; vous allez à l'ennemi à travers des balles et de la mitraille, pour défendre votre patrie, je vais à un mourant à travers des échafauds, pour le bénir et consoler sa dernière heure. Je suis soldat comme vous, car comme vous je risque la mort pour une chose sainte. Et maintenant que vous savez qui je suis, livrez-moi passage ou arrêtez-moi, si vous croyez devoir le faire.

— Notre devoir est de combattre les Prussiens et non d'arrêter les prêtres, répondit un des soldats, qui considérait avec admiration la belle tête qui se levait fièrement devant lui; passez, camarade.

— Merci, dit l'abbé en leur tendant la main; allez défendre la France: moi je vais prier pour elle et pour vous.

Cette scène m'a été racontée par l'abbé Fournier lui-même.

Cependant la proscription des prêtres cessa, et le culte catholique commença à se rétablir. L'abbé Fournier se montre aussitôt au grand jour, ne voulant pas rester inactif dans l'état auquel il avait dévoué sa vie.

Les longues et importantes études qu'il avait faites pendant sa retraite forcée avaient doublé son talent oratoire, sa science et ses forces. Il retourna à Paris, seul théâtre digne de lui, et prêcha dans toutes les paroisses. Ses sermons furent les plus suivis à cette époque, surtout par la haute société, qui accourait entendre sa parole parfois forte et terrible, parfois consolante et douce, et toujours éloquente et dramatique.

Pendant trois années, 1799, 1800 et 1801 surtout, il prêcha les carêmes et aux grandes fêtes de l'Eglise. Saint-Sulpice était la paroisse qu'il avait choisie de préférence à toute autre, en souvenir de ses premières études; et son auditoire, composé en grande partie du faubourg Saint-Germain qui commençait à repaître, était fanatique de ses sermons et de ses conférences. Un tel succès éveilla les soupçons du ministre de la police, qui était alors Fouché, et lui donna de l'ombrage. Il manda chez lui l'abbé Fournier, qui lui parla avec la noble indépendance d'un homme qu'aucune menace injuste ne saurait émouvoir. Fouché, peu habitué à ce langage, se méprit sur le caractère de celui à qui il avait affaire, et crut pouvoir parvenir à l'effrayer ou à lasser sa patience. Dès ce jour, une lutte sourde s'engagea entre le ministre et le prédicateur. Toutes les petites tracasseries que la police a en son pouvoir, et elles sont nombreuses, furent suscitées à l'abbé Fournier. Celui-ci se bornait à les dénoncer en riant à ses nombreux auditeurs qui, prenant cela pour une véritable persécution, accouraient plus assidûment témoigner par leur présence la sympathie dont ils l'entouraient.

Fouché, irrité de la résistance qu'on lui montrait, manda une seconde fois le prédicateur, et lui enjoignit de cesser ses sermons et de quitter Paris. L'abbé Fournier refusa d'obéir à cet ordre que rien ne motivait que le caprice. Fouché, furieux alors, lui déclara une guerre mortelle, et lui dit: Nous verrons qui de nous cédera.

— Ce sera moi d'abord, répondit l'abbé, parce je suis seul contre vous; ce sera vous plus tard, parce que Dieu se mettra avec moi.

Cette réponse peint d'un seul trait la résignation sublime de l'abbé Fournier, et l'espérance qui ne l'a jamais abandonné. Ce fut la toute